Roland Barthes : une conférence sur la phrase

Éric Marty

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/150>

DOI : 10.4000/genesis.150

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2010

Pagination : 241

ISBN : 978-2-84050-697-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Éric Marty, « Roland Barthes : une conférence sur la phrase », *Genesis* [En ligne], 30 | 2010, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 30 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.150>

Roland Barthes, « Phrase – Modernité »

Éric Marty

Une conférence sur la phrase

Dossier

Fac-similés et transcriptions de l'inédit

Précédés d'une note génétique, par Daniel Ferrer
et d'une note codicologique, par Arlette Attali

*Ce manuscrit inédit fait partie du fonds Roland Barthes de l'IMEC,
qui l'a gracieusement mis à notre disposition et qui,
avec l'accord généreux de Michel Salzedo, nous a autorisés à le publier.
© Fonds Roland Barthes/Archives IMEC*

Roland Barthes : une conférence sur la phrase

Éric Marty

« Phrase – Modernité » est le texte d'une conférence de Roland Barthes que l'on peut dater, sans trop craindre de se tromper, du printemps 1975¹. Le thème choisi par Barthes correspond à la problématique de la séquence 1971-1976, ouverte par la publication de *Sade, Fourier, Loyola* et que clôt celle de *Fragments d'un discours amoureux*.

Roland Barthes, bien entendu, s'est intéressé à la question de la phrase dès avant cette période, comme en témoigne un texte aussi célèbre que « Flaubert et la phrase » (1967²) ou telle considération sur la phrase de Balzac dans *S/Z* (1970), mais il ne faut pas confondre la phrase en tant qu'objet auquel Barthes a toujours prêté une attention particulière et la catégorie que, sous le mot de « phrase », il tente de construire pendant la séquence que nous avons indiquée et dont le point saillant se trouve sans aucun doute dans *Le Plaisir du texte* (1973).

Il est sans cesse question de la phrase dans *Le Plaisir du texte*, mais plus singulièrement dans un des fragments les plus importants où Barthes se décrit dans une sorte d'état de « perte », dans une sorte de « sommeil » où précisément plus aucune phrase ne peut se former, et qui commence par ces mots : « Un soir, à moitié endormi sur une banquette de bar⁴... » Étrange état qui prend à témoin l'espace de chaos sonore d'une place de Tanger décrite par Severo Sarduy⁵, ainsi que la polyphonie verbale intérieure qu'il ressent : en lui « passaient les mots, les menus syntagmes, les bouts de formules, et aucune phrase ne se formait, comme si c'eût été la loi de ce langage-là⁶ ». Barthes va jusqu'à parler de « non-phrase », de « quelque chose qui n'aurait pas eu la puissance d'accéder à la phrase, qui aurait été avant la phrase ; c'était ce qui est éternellement, superbement, hors de la phrase ».

Cette aspiration à la non-phrase, dont on voit bien qu'elle est aux antipodes de l'époque où il s'intéressait à la phrase de Flaubert (à l'hyperphrase flaubertienne), n'est pas isolée, puisque Barthes a ouvert cette séquence par

l'expression d'une fascination tout aussi forte à l'égard de la dissémination extrême de la phrase sadienne : ainsi, à propos d'une conjonction singulièrement folle de coïts chez Sade, Barthes écrit : « C'est la phrase (ses raccourcis, ses corrélations internes, ses figures, son cheminement souverain) qui libère les surprises de la combinatoire érotique et convertit le réseau du crime en arbre merveilleux⁷. » Pour confirmer la prégnance de ce modèle, rappelons que « l'amoureux » des *Fragments d'un discours amoureux* trace le même sillon, celui de la phrase éclatée, inachevée, bégayante, la non-phrase : « N'est-ce pas au niveau de la phrase que le sujet cherche sa place – et ne la trouve pas – ou trouve une place fausse qui lui est imposée par la langue ? Au fond de la figure, il y a quelque chose de l'« hallucination verbale » (Freud, Lacan) : phrase tronquée qui se limite le plus souvent à sa partie syntaxique (“Bien que tu sois...”, “Si tu devais encore...”)⁸. »

1. L'indice de cette date le plus probant est la référence de Barthes (feuillet 4) au « livre récent » de Severo Sarduy qui ne peut être, selon le contexte, que *Barroco*, paru en traduction française aux Éditions du Seuil en février 1975.

2. Datant de 1967, ce texte a été repris dans *Nouveaux Essais critiques* en 1972 (Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais »).

3. Voir « La phrase herméneutique », dans *S/Z, Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, t. III, p. 188-189.

4. *Le Plaisir du texte, Œuvres complètes, op. cit.*, t. IV, p. 249.

5. Mais le bar que Barthes décrit dans ce fragment semble bien lui aussi se situer à Tanger, comme en témoigne cette allusion présente dans le *Roland Barthes par Roland Barthes* : « Voilà donc ce que je faisais dans cette “boîte” de Tanger : j'y dormais un peu », écrit-il dans ce livre en référence à l'extrait du *Plaisir du texte* que nous avons cité. Tanger est donc l'espace réel et l'espace-livre (induit par Sarduy) de cette réflexion sur la phrase.

6. *Le Plaisir du texte, op. cit.*, p. 249. C'est Barthes qui souligne.

7. *Sade, Fourier, Loyola, Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 728.

8. *Fragments d'un discours amoureux, Œuvres complètes*, éd. cit., t. V, p. 31.

Qu'en est-il alors de notre texte ? Tout d'abord, notons qu'il s'agit d'une conférence destinée apparemment à un public de non-spécialistes et que Barthes n'a pas lieu d'innover, voire de réunir et de synthétiser les parts les plus radicales de sa pensée d'alors. On remarque ainsi que Barthes préfère même, sur un mode quasi professoral, condenser tel ou tel point de vue (celui de Julia Kristeva par exemple) plutôt que le sien propre.

La conférence est un genre auquel Barthes ne prêtait pas véritablement une grande importance et on le sent ici dans une situation un peu ingrate de devoir « synthétiser » la vulgate de « l'avant-garde » pour un public sans doute considéré par lui comme un peu béotien. Néanmoins, on retrouve dans le propos l'exigence propre à Barthes de fonder son discours et notamment en associant deux notions l'une à l'autre (la modernité et la phrase) et en les définissant en réciprocity. Il y a une pédagogie toute barthésienne et qui lui permet d'articuler l'une à l'autre la structure et l'histoire, une histoire plurielle, puisque ici par « modernité » Barthes envisage une catégorie extrêmement large et non une simple notion littéraire.

Plus important, on retrouve dans ce texte les deux idées fondamentales de Barthes à cette époque précise : d'une part une « critique » de la phrase comme relevant de l'idéologie de la norme, en référence à l'épisode du *Plaisir du texte*, d'autre part une aspiration à « sauver » malgré tout la phrase du risque du néant où sa critique pourrait la porter, en lui offrant comme perspective celle du salut par la « perversion ». À ce propos, Barthes émet même une hypothèse audacieuse, selon laquelle en « fétichisant » la phrase (et l'on pense à la phrase

sadienne), en la déconnectant de son contexte, on fait passer la phrase du régime paranoïaque (celui du discours raisonneur) au régime pervers : « L'Amateur de Phrases passe d'une paranoïa à une perversion ».

Au-delà donc du travail pédagogique auquel Roland Barthes se prête ici de manière ponctuelle, il laisse entendre un souci sans aucun doute peu perceptible, voire peu compréhensible par l'auditoire qui n'en connaît ni le contexte, ni la genèse. Ce souci est un souci pleinement « moderne » ou plus exactement pleinement barthésien. Il prend une dimension politique par le lien que Barthes établit ici entre la phrase pleine et le pouvoir ; ce lien est établi par la catégorie de la « paranoïa », qui semble constituer l'infrastructure de la phrase sans faille, sans tremblement ou sans fêlure. Suivant un véritable tic théorique, Barthes alors construit un nouveau paradigme, celui où le régime pervers vient s'opposer de l'intérieur au régime paranoïaque. Il ne s'agit plus d'agiter la « non-phrase » comme l'utopie par laquelle l'écriture permettrait de construire un univers où le pur rythme, le fragment, la stéréophonie intérieure seraient la scansion de l'être, il s'agit de déplacer, de neutraliser, de désamorcer ce qui, dans toute phrase « bien faite », est comme l'ombre du pouvoir, de la censure, de l'ordre et cela par une opération de lecture : la fétichisation.

Ainsi retrouve-t-on, perdu au milieu de résumés un peu forcés ou convenus, des thèses en vogue sur la phrase (Chomsky et les autres), le style propre à Barthes au travers de cette incidente personnelle, la manière de produire le pli de sa pensée, quand bien même la parole n'aspire à rien d'autre qu'à la répétition.

ÉRIC MARTY est professeur de littérature contemporaine à l'université Paris-Diderot. Il est le responsable de l'édition des *Œuvres complètes* de Roland Barthes et des séminaires. Il est l'auteur de *Roland Barthes, le métier d'écrire*, paru à Paris aux Éditions du Seuil en 2007 et de *Roland Barthes, la littérature et le droit à la mort*, Paris, Édition du Seuil, 2010.

Éric Marty, eric.marty12@wanadoo.fr

ROLAND BARTHES
« Phrase – Modernité »

NOTE GÉNÉTIQUE

Ce manuscrit est un inédit au sens fort. Il n'a jamais été publié en tant que tel et aucun texte qui en serait issu n'a jamais été publié. C'est qu'il n'a jamais été destiné par Barthes à préparer une publication : il s'agit de notes en vue d'une conférence, c'est-à-dire d'un support pour l'oralisation. Ceci permet d'expliquer un certain nombre de particularités, intéressantes pour le généticien.

La conférence est en grande partie rédigée, avec peu d'abréviations. Certains développements sont simplement indiqués par des phrases nominales, et l'enchaînement discursif est marqué par de nombreuses flèches (→) indiquant une relation logique un peu lâche, toutefois le style est dans l'ensemble très écrit. Il s'agit donc d'aboutir à cet artifice, dénoncé ici même par Barthes : « une parole contrainte par la phrase ». La contrainte est cependant relative. Nous savons, grâce aux nombreux enregistrements de cours et de conférences qui subsistent, que Barthes se permettait une certaine latitude par rapport à son support écrit. C'est ce qui explique aussi que le texte soit relativement peu retravaillé. Un texte destiné à être oralisé ne requiert évidemment pas le même degré de mise au point qu'un écrit destiné à la publication.

Nous ne pouvons pas véritablement observer ici l'élaboration de la pensée. Il est probable que Barthes suit un schéma préétabli, qu'il a un plan en tête ou qu'il s'appuie sur un certain nombre de fiches préalablement mises en ordre. Il semble savoir où il va et on trouve relativement peu de traces de tâtonnements. On remarque toutefois une alternance entre encre claire et encre foncée indiquant que la rédaction a été suspendue à plusieurs reprises, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit de brèves pauses ou de plus longues interruptions.

Si on excepte la cancellation massive que représente l'agrafage d'une demi-feuille de papier sur le haut du deuxième feuillet et deux paragraphes biffés (feuilles 4 et 9), l'un au crayon, l'autre à l'encre, les ratures sont peu nombreuses et ne témoignent généralement pas d'une volonté de suppression, mais de retardement en vue d'une expansion intermédiaire, d'une suspension provisoire du « trait qui termine la phrase ». Le caractère « infiniment catalysable » de la phrase, qui est évoqué dans la conférence, se trouve spectaculairement illustré par le manuscrit. Ce qui est barré resurgit généralement un peu plus loin, comme c'est souvent le cas quand on rédige au fil de la plume.

En revanche, un certain nombre d'ajouts marginaux correspondent à une ou plusieurs phases d'expansion ultérieures. Leur point d'insertion est très précisément indiqué par un trait enveloppant : ces bulles ressemblent matériellement aux phylactères de bandes dessinées, mais contrairement à ceux-ci, tels du moins que les décrit Barthes, ils n'échappent nullement au « phrastique », mais s'inscrivent tranquillement dans la continuité syntaxique.

Il ne faut pas confondre ces ajouts marginaux avec d'autres mots inscrits en marge, dont le rôle est tout autre. Ces mots isolés ou groupes de mots pourraient passer pour des exemples de ces « holophrases » invoquées par Barthes. Il n'en est rien : elles font sans doute fonction d'aides à la performance orale, permettant au conférencier de se retrouver dans son texte après avoir levé les yeux vers l'auditoire et de ne pas perdre le fil de cette longue phrase que constitue sa conférence. On peut remarquer que ces mots-clés dans la marge ont été inscrits en deux temps au moins. Quelques-uns d'entre eux, écrits et soulignés à l'encre, marquent des jalons de la pensée, contemporains du premier jet, mais la plupart sont écrits au crayon et sont la trace d'une campagne ultérieure, correspondant peut-être à une relecture des notes préalable à l'une ou l'autre des oralisations qui se sont appuyées sur elles.

Des indications au crayon sur la chemise contenant le manuscrit nous apprennent en effet que la conférence a été donnée au moins deux fois, à l'ENA et à Sciences Po, mais, comme le montrent des marques de coupure (grands crochets droits sur les feuillets [1], 2, 4, 9 et 10 et inscription explicite, feuillet 19 : « fin conférence Sciences Po »), elle a été prononcée sous différentes formes.

Barthes souligne ici à plusieurs reprises la contradiction dans laquelle il se trouve pris, critiquant « l'idéologie de la Phrase » avec des phrases bien construites (« Finir ses phrases, c'est toujours d'une certaine façon participer au Pouvoir, être touché par lui (moi-même qui parle...) »). Si le Barthes conférencier ne peut en effet échapper à cette clôture, ce manuscrit reste ouvert, comme tout manuscrit, et plus encore que la plupart des manuscrits dans la mesure où il n'est pas destiné à aboutir à un texte unique.

Daniel Ferrer

NOTE CODICOLOGIQUE

Ce manuscrit comporte vingt feuillets insérés dans une chemise de classement non foliotée.

Description de la chemise

Chemise cartonnée, de couleur beige qui a fané à la lumière

Dimensions (plié in-folio) : 320 x 238 mm

Le recto porte le titre de la conférence et l'indication des lieux où R. Barthes l'a donnée.

Les feuillets

Feuillet [1], puis foliotation de 2 à 20 à l'encre

Ensemble homogène

Papier avec filigrane unique : « Basseau extra Strong »

Couleur du papier : blanc jauni/écru

Dimensions : 297 x 210 mm

Pliure médiane dans le sens horizontal

Instruments d'écriture (pour les détails, se reporter aux notes en bas de page de la transcription)

Plume plus ou moins épaisse

Encre bleu clair, sauf à quelques endroits où elle apparaît plus foncée

Ajouts et corrections : crayon, stylo-bille bleu, encre violette

Collage et agrafage de papier (f. 2 et 7)

La transcription

Il s'agit d'une transcription diplomatique.

Une lecture conjecturale est délimitée par deux astérisques.

Une réécriture en surcharge est marquée par un trait diagonal.

Les parties illisibles sont marquées par un ou plusieurs x, selon le nombre de lettres illisibles.

La transcription n'intervient pas sur l'orthographe de Roland Barthes.

Aspect interne du manuscrit

Selon les indications que donne R. B. sur le recto de la chemise cartonnée, on peut supposer qu'il s'agit d'une conférence donnée à l'ENA et à Sciences Po. Celle de Sciences Po pouvant être plus courte (d'après la note f. 19). Seul un accès aux agendas de R. B. permettrait de restituer la date de ces conférences.

Plusieurs indices contenus dans le manuscrit prouvent qu'elle n'a pu être écrite avant 1975.

Arlette Attali